



Le cinéaste Y. (Avshalom Pollak) face à Yahalom (Nur Fibak), fonctionnaire du ministère de la Culture israélien. OUTSIDE THE BOX

Le réalisateur israélien Nadav Lapid dit ses quatre vérités sur son pays dans un film rageur et radical. Il nous a accordé une longue interview

NÉVROSE ISRAÉLIENNE

PROPOS RECUEILLIS PAR MATHIEU LOEWER

«Le Genou d'Ahed» ► Venu présenter un de ses films dans un village aux confins du désert, le cinéaste israélien Y. est accueilli par une jeune fonctionnaire du ministère de la Culture. Elle lui demande alors de signer un formulaire où il doit cocher, parmi une liste de sujets donnés, ceux qui seront abordés lors du débat avec le public après la projection, et s'y tenir... L'anecdote, vécue par le réalisateur Nadav Lapid, est véridique. Il en a tiré un film nerveux et radical (autant par la forme que sur le fond), rageur et désespéré. Où Y. finira par «dire à la foule la vérité qu'elle refuse de connaître», hurlant sa haine de son pays dans une diatribe d'une rare violence. Prix du jury à Cannes, *Le Genou d'Ahed* ne se contente pas de dénoncer une atteinte à la liberté d'expression ou autres dérives autoritaires de l'Etat hébreu. Il pose, entre métaphores et paraboles, le diagnostic d'une société malade rongée par ses démons. En visite à Lausanne, Nadav Lapid répond à nos questions.

Est-ce que Y. accomplit dans la fiction ce que vous auriez voulu faire ou dire dans la réalité?

Nadav Lapid: Je ne pense pas que Y. ait raison dans tout ce qu'il fait et dit. A certains égards, je suis même son opposé. Après avoir vu mon film,

les journalistes s'imaginent que je vais provoquer un scandale et sont déçus. Par contre, malgré ses aspects monstrueux, j'envie son côté entier. *Le Genou d'Ahed* n'épouse pas le point de vue de Y., mais l'observe avec une certaine distance.

Pourquoi en avoir fait un personnage antipathique?

Il y a plusieurs raisons. D'abord, le cinéma politique dans son sens le plus convenu ne m'intéresse pas du tout. Dans ces films, ce qui compte est une ligne morale, une opinion à promouvoir. Tout est au service de ce discours. Ainsi, pour dénoncer la politique israélienne, Y. aurait dû être le représentant du Bien qui fait face courageusement aux institutions. Je n'aurais pas la force de me réveiller chaque matin pour tourner un tel film. Ensuite, dans la vie, la véritable intimité passe par la découverte des défauts de l'autre. Sinon, on aime une image idéalisée de la personne.

Le Genou d'Ahed est très simple et classique sur le plan narratif. C'est une sorte de western, où le héros débarque dans un village et y sème le chaos – sauf que là, c'est lui qui en subit les conséquences. Cela dit, le sujet du film n'est pas forcément aisé à saisir. Je dirais qu'il parle d'une maladie collective, une épidémie... Tout le monde est touché, mais les symptômes diffèrent: soumission, collaboration, etc. La maladie de Y. est celle du résistant qui lutte contre les injustices et

finit par ne plus voir autrui que comme un ennemi. Selon Nietzsche, celui qui se bat contre les monstres doit faire attention à ne pas en devenir un lui-même.

A l'inverse, la fonctionnaire Yahalom est un personnage sympathique, presque angélique...

Elle est enthousiaste, intelligente, dévouée – mais elle fait signer ces formulaires et ferme les yeux sur ce qu'elle sait injuste. Le film aurait pu porter sur un dilemme moral: qu'auriez-vous fait à sa place? Mais je ne veux pas juger mes personnages. Au fond, au poste qu'elle occupe, Yahalom fait plus de bien que de mal.

Le Genou d'Ahed a été cofinancé par le Fonds du cinéma et le ministère de la Culture israéliens. Faut-il s'étonner de ce paradoxe?

Si j'avais su qu'on me poserait aussi souvent cette question, je leur aurais demandé plus d'argent! Tous mes films ont obtenu des aides de l'Etat, mais pour celui-ci, nous avons décidé de ne pas chercher d'argent en Israël. Vu le sujet du film et le contexte politique, cela semblait plus prudent. Quelqu'un aurait pu donner le scénario à la presse et compromettre le projet. Nous avons donc monté une coproduction franco-allemande. Une fois le film terminé, nous avons sollicité trois fondations israéliennes: deux ont refusé, et le Fonds du

cinéma nous a donné 20 000 francs, soit moins de 2 % du budget. *Le Genou d'Ahed* est imprégné par la haine envers Israël, mais aussi par une grande intimité avec ce pays. Le paradoxe est déjà dans le film, alors pourquoi pas aussi dans son financement?

En apposant leur logo au générique, ces institutions donnent l'image d'un pays démocratique qui tolère la critique et contredit ainsi le propos du film. Le mouvement pro-palestinien BDS (boycott-désinvestissement-sanctions) dénoncerait là une instrumentalisation de la culture...

Certains pays se retrouvent dans un état d'égarement total où ils sont incapables de résoudre eux-mêmes leurs problèmes. Ils ont besoin de pressions extérieures. Celui qui pense qu'un changement peut venir de l'intérieur n'a aucune conscience de ce qui se passe dans la société israélienne. L'Europe et la communauté internationale imposent aujourd'hui des sanctions à la Russie, mais montrent une tolérance scandaleuse envers Israël. Je suis donc favorable au boycott, mais à condition qu'il soit efficace. Ceux qui pensent que boycotter un film ou un spectacle peut aider la cause palestinienne sont très naïfs, ou hypocrites et fainéants. Le gouvernement israélien s'en fiche complètement. Au contraire, il en profite pour dénoncer des attaques «antisémites». Si vous voulez avoir un impact, interpellez votre gouvernement pour qu'il cesse de vendre des armes à Israël, boycottez les grandes entreprises israéliennes... Sinon, ce sont juste des petits jeux d'enfants gâtés.

«Chaque citoyen israélien a un rapport symbiotique avec son pays, contre lequel il faut lutter» Nadav Lapid

Y. veut tourner un film sur Ahed Tamimi¹.

Un cinéaste israélien pourrait-il avoir un tel projet et le mener à bien? Serait-ce souhaitable ou au contraire problématique?

Israël n'est pas la Chine ou la Russie, on ne va pas me jeter en prison ou empoisonner mon thé. Mais l'autocensure est finalement pire. Chaque citoyen israélien a un rapport symbiotique avec son pays, profondément ancré et presque instinctif, contre lequel il faut lutter. Un cinéaste israélien peut-il réaliser un film sur Ahed Tamimi à la place d'un Palestinien? Pourquoi pas... Je suis contre l'idée que seuls les Noirs peuvent faire des films sur les Noirs, les femmes sur les femmes, etc. C'est un manque total de compréhension de ce qu'est l'art. Dans mes films, les Palestiniens sont comme des fantômes, présents malgré leur absence. Ils font partie de l'âme israélienne. Quand un Israélien se regarde dans un miroir, il voit derrière lui l'ombre du Palestinien qu'il veut éradiquer. I

Suite de l'interview à lire en ligne

¹ Cette jeune Palestinienne a été emprisonnée pendant neuf mois pour avoir giflé un soldat. Un député israélien a appelé sur Twitter à lui tirer une balle dans le genou. D'où le titre du film.

Solidarité dans l'adversité

«Dynamic Wisdom» ► En filmant un collectif de jeunes réfugiés nigériens, la Lausannoise Elise Shubs rend sa dignité à une population stigmatisée.

Le film s'ouvre sur l'image d'une petite maison dans la région lausannoise. Elle abrite les membres du collectif Dynamic Wisdom: une vingtaine de jeunes réfugiés nigériens, bloqués dans les limbes de la politique migratoire européenne. Débarqués en Italie, où leur statut les condamne au chômage, ils sont venus tenter leur chance en Suisse, mais n'ont pas le droit d'y travailler. «Quand on ne t'accepte pas dans un système, tu dois créer ton propre système.» C'est le constat qui a donné naissance au collectif, petite communauté solidaire où l'union fait la force. Documentaire en immersion, *Dynamic Wisdom* s'invite dans cette colocation un peu particulière, et à tous égards exemplaire.

Le quotidien des lieux est rythmé par les réunions hebdomadaires, où l'on discute des affaires courantes:

répartition des tâches domestiques, factures à payer, etc. Au salon, la séance débute par une prière. Chaque intervention sera ensuite ponctuée par le credo du collectif (cet idéal de «sagesse dynamique» qui lui donne son nom), auquel l'assistance répond en chœur: «Nous sommes tous unis!»

Comme toute association, Dynamic Wisdom élit président, trésorier et secrétaire. Et les manquements aux règles sont sanctionnés par des amendes. Une organisation familiale pour les résidents, héritée des assemblées villageoises au pays, et qui s'avère ici nécessaire: à vingt entre quatre murs, et cinq personnes par chambre, la cohabitation est évidemment compliquée, parfois houleuse.

Le documentaire se déroule donc en huis clos, sauf pour suivre les repérages des trois Suisses du collectif, à la recherche d'une nouvelle maison à squatter – celle qu'ils occupent, au bénéfice d'un contrat de confiance, sera détruite. Seules quelques bribes



Ambiance studieuse à la réunion du collectif Dynamic Wisdom. CASA AZUL DISTRIBUTION

de conversations laissent entrevoir le hors-champ, passé et présent, de leurs existences: les massacres de Boko Haram, la traversée vers l'Europe, le traumatisme de la rue, la peur de la police, le regard des gens... Face à l'adversité, aux angoisses et périls

d'une vie précaire dans les marges de la société, leur communauté offre un refuge (au sens propre et figuré), une alternative salutaire. C'est cette aventure humaine, loin des préjugés sur les migrants africains, que met en lumière la Lausannoise Elise Shubs.

Juriste spécialisée dans le droit d'asile, la cinéaste s'est formée au sein de l'association Climage et œuvre aujourd'hui dans le collectif Casa Azul. Son premier long métrage, *Impasse* (2017), dévoilait déjà une réalité méconnue: celle des prostituées de la capitale vaudoise, au-delà des clichés racoleurs. Son nouveau documentaire procède de la même démarche.

«Ce film est un acte de résistance face à un processus continu de déshumanisation», assène la réalisatrice. Comme *No Apologies*, où un autre collectif lausannois (Zooscope) donnait la parole à des réfugiés africains, *Dynamic Wisdom* rend sa dignité à une population stigmatisée. Non, tous les migrants nigériens ne sont pas des dealers! L'un d'eux l'affirme fièrement: «Nous sommes des hommes forts, courageux et bosseurs.» Et généreux, quand ils se cotisent pour fournir des sacs de couchage à leurs «frères» à la rue. Pariés dans une Suisse égoïste et hostile, ils nous donnent une leçon de solidarité qui force le respect. MLR